



CLASSIQUES
GARNIER

JACQUET-PFAU (Christine), GREZKA (Aude) et HUMBLEY (John), « Comptes rendus de lecture », *Cahiers de lexicologie*, n° 105, 2014 – 2, *La sémantique en France : un état des lieux*, p. 261-274

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3689-5.p.0261](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3689-5.p.0261)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTE RENDU DE LECTURE

GAUDIN François (dir.), *La lexicographie militante. Dictionnaires du XVIII^e au XIX^e siècle*, Préface par Alain Rey, Paris, Honoré Champion, 2013, coll. « Lexica – Mots et Dictionnaires; 24 », 355 pages – ISBN : 978-2-7453-2530-3.

L'ensemble des textes réunis par François Gaudin sous le titre *La lexicographie militante. Dictionnaires du XVIII^e au XIX^e siècle* rend compte d'une réflexion collective marquée notamment par la tenue d'un colloque coorganisé à l'université Paris Diderot-Paris 7 en décembre 2006 par le Centre interlangues d'études en lexicologie, le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines) et le laboratoire Métadif¹ (Université de Cergy-Pontoise). L'ouvrage met en lumière, à travers la lecture des dictionnaires, les liens qui existent entre les mots et les enjeux sociaux, culturels et identitaires. S'il se situe essentiellement aux confins de l'analyse de discours et de l'histoire culturelle des dictionnaires, il intéresse aussi la lexicologie puisque le mot est au centre du genre textuel qu'il analyse.

François Gaudin a souhaité réunir dans ce volume des contributions montrant que l'idée admise au moins depuis la seconde moitié du xx^e siècle selon laquelle les dictionnaires doivent transmettre de manière objective le patrimoine linguistique et culturel ne concorde pas toujours avec celle que révèle l'analyse de la pratique lexicographique. Certains dictionnaires se révèlent en effet comme de véritables ouvrages militants, explicitement ou de manière plus discrète selon les contraintes exercées par la censure. Les lexicographes ne sont pas toujours des descripteurs objectifs de la langue : ils ont souvent utilisé leurs dictionnaires, à travers le choix des nomenclatures, des exemples, des illustrations, comme un moyen de faire passer leurs croyances, leur idéologie, leurs combats. L'idée d'une objectivité lexicographique nécessaire pour satisfaire aux qualités qu'exigerait un « bon » dictionnaire est ici fortement bousculée et, finalement, on doit se demander si les dictionnaires, comme les encyclopédies, ne sont pas avant tout des « miroirs du monde »

1 Aujourd'hui intégré dans le LDI (UMR 7187, CNRS, Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité et Université de Cergy-Pontoise).

selon la belle expression d'Alain Rey (*Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007).

La préface d'Alain Rey présente, en onze pages, une très intéressante analyse de la notion de militantisme, que la tradition rattache davantage aux discours encyclopédiques qu'aux descriptions lexicographiques, présentant ainsi cet ouvrage comme une référence dans ce domaine encore peu exploré. En effet, s'il y est question de militantisme, c'est dans une acception qui, loin d'être limitée à l'idéologie, englobe, beaucoup plus largement, toute description dictionnaire qui, présentant par définition « une image construite de la langue », sort des chemins de la doxa pour exprimer un autre discours, non moins construit. Le militantisme, qui peut s'y exprimer de manière ouvertement polémique (Pierre Leroux, Pierre Larousse, Maurice Lachâtre), peut aussi être masqué quand l'exercice du pouvoir et de la censure l'exigent (Furetière). A. Rey fait encore remarquer que l'intérêt des analyses successives d'ouvrages lexicographiques précis permet d'observer que le militantisme peut aussi se cacher derrière une certaine neutralité (Henri Béjoint sur la *Cyclopædia* de Chambers) et qu'il peut prendre des aspects différents dans un même texte (Sylvain Auroux sur l'*Encyclopédie* de Diderot ou Chantal Wionet sur le *Dictionnaire de Trévoux*). Quant aux aspects militants des ouvrages lexicographiques de Pierre Larousse, Pierre Leroux, Jean Reynaud ou encore Maurice Lachâtre, ils sont plus caractéristiques : proudhoniens pour le premier, saint-simoniens pour les deux autres, enfin « socialo-communo-anarchistes par synchrétisme » (Rey, p. 15) pour le dernier.

Les différentes contributions (340 pages au total) sont regroupées en trois parties correspondant à trois points de vue complémentaires : (a) historique (« À travers les siècles », p. 25-144), (b) géographique (« À travers l'espace », p. 147-259), et (c) linguistique (« À travers les mots », p. 263-340).

Le parcours dans le temps (a), du début du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle, offre un large échantillon de convictions, qui met en valeur le lien souvent indissociable qui existe entre le lexicographe et le citoyen. Cette période de deux siècles a ceci de très particulier : « Avant, la parole émancipatrice passe par d'autres voies éditoriales ; après, la revendication d'objectivité se généralise dans une lexicographie devenue affaire d'entreprise » (Gaudin, p. 23). C'est donc dans la production lexicographique de ces deux siècles (aussi bien dans les notices que dans les paratextes) qu'il est possible de saisir l'engagement et le militantisme des lexicographes, qu'il soit social, politique, religieux, linguistique... Dans cette première partie sont analysés, en France excepté dans le premier article, des encyclopédies ou dictionnaires particuliers : La *Cyclopædia* d'Ephraïm Chambers (Henri Béjoint, p. 25-51) ; la *Grande Encyclopédie* et le « militantisme rationaliste » de leurs auteurs (Sylvain Auroux, p. 53-66) ; le *Dictionnaire de Trévoux* (1704-1771) (Chantal Wionet, p. 67-76), marqué par le souhait des jésuites lexicographes d'une

« langue publique », « dans l'occurrence du présent sans cesse à construire et à réinventer » (p. 76), à l'opposé de l'idéologie du dictionnaire de l'Académie de 1694 attachée à décrire « une langue commune », académique, qui « se donne comme “pure origine” [...] et s'applique à la dénégation de l'autre » (*ibid.*); l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud (Armelle Le Bras-Chopard, p. 77-88); l'œuvre de Pierre Larousse, lexicographe et éditeur (Jean-Yves Mollier, p. 89-115); enfin, le *Dictionnaire des dictionnaires* de Mgr Guérin et l'*Encyclopédie Universelle du xx^e siècle* (p. 117-143), entre lesquels Frédéric Loliée fut le lien et dont Jean Pruvost fait ici davantage une présentation inédite et complète qu'il n'insiste sur les aspects militants. C'est une approche théorique et transversale que présente Sylvain Auroux, dans son article « Le militantisme rationaliste : Ce que nous apprennent les encyclopédistes sur la théorie (et l'histoire) des dictionnaires ». Partant de l'initiative de d'Alembert et Diderot de donner à l'encyclopédie la forme d'un dictionnaire, il montre que cette mutation se présente comme une réponse au problème épistémologique de l'ordre encyclopédique, celui du dictionnaire se révélant multiple (tableau figuré des connaissances avec les domaines, corps de l'article avec son plan, renvois).

La deuxième partie (b) analyse la mise en œuvre du militantisme lexicographique à travers les traditions de quelques pays. Manuel Alvar Ezquerro dresse un vaste panorama de l'histoire de la lexicographie espagnole, abordé du point de vue de la subjectivité et du militantisme visible dans les dictionnaires, à l'opposé de l'autocensure dont l'histoire est encore à faire (p. 149-162). Deux chapitres sont consacrés à la tradition allemande : « La lexicographie du domaine germanique » (p. 163-194), où Colette Cortès montre, à travers un passionnant parcours historique, que « La langue n'est pas militante en soi, mais [qu'] elle est de toutes les luttes idéologiques et identitaires qui y inscrivent leurs marques, notamment sur le plan lexical » (Cortès, p. 163), puis l'évolution « De la lexicographie militante à la lexicographie résistante » dans l'Allemagne des xix^e et xx^e siècles (Marie-Claire Hooek-Demarle, p. 195-208), notamment avec l'entreprise lexicographique des frères Grimm et les résistances, pendant le III^e Reich, contre un pouvoir qui s'empare de « la langue du peuple » et la trahit (contre la *lingua Tertii Imperii* (LTI), celle de Victor Klemperer). Et, même si l'on élargit l'horizon géographique, on retrouve ce rôle du dictionnaire comme vecteur d'idéologie et de combat, qu'il s'agisse de la lexicographie hébraïque contemporaine à travers le *Grand Dictionnaire de la langue hébraïque* d'Eliezer Ben Yéhuda (1855-1922), lexicographe qui a milité pour un hébreu vivant par le dictionnaire, pour une culture juive moderne et nationale (Georges Sarfati, p. 209-232) ou encore de la lexicographie kurde (Salih Akin, p. 233-248). Également plus lointain géographiquement mais plus proche linguistiquement de nous, le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* de Jean-Claude Boulanger

révèle, à travers l'analyse que lui consacre Jean Quirion (p. 249-259), toute la dimension du nationalisme lexicographique québécois.

La troisième partie (c) est celle qui intéresse plus particulièrement le lexique, qu'il s'agisse des « mots de l'anticléricisme » (Jacqueline Lalouette, p. 265-280), de la lexicographie coloniale et de l'altérité africaine notamment à travers le dictionnaire et la grammaire du wolof de Jean Dard et l'œuvre lexicographique de Louis Faidherbe (Papa Alioune Ndao, p. 281-306), de la féminisation dans les dictionnaires du XIX^e siècle à une époque où émerge le féminisme social et politique (Chrystel Breysse, p. 307-322) ou encore du « militantisme néologique dans les dictionnaires du XIX^e siècle » (Jean-François Sablayrolles, p. 323-340).

Mais revenons sur ces deux derniers articles, qui rejoignent plus directement les préoccupations des lexicologues.

C. Breysse, dans son article intitulé « L'abeille : Roi ou Reine ? Attendre la féminisation dans les dictionnaires du XIX^e siècle », a choisi de s'intéresser aux choix concernant la féminisation, aussi bien lexicaux que définitionnels, des dictionnaires de Maurice Lachâtre, de Pierre Larousse, de Napoléon Landais et de Dupiney de Vorepierre. La lectrice ou le lecteur ne seront pas surpris de voir que, à travers des analyses portant sur la sphère privée (*adultère, mariage, célibataire...*), la sphère professionnelle (*afficheur, ambassadeur, banquier, blanchisseur...*) et la sphère citoyenne (*citoyen, député, élection, émancipé, émanciper...*), « la palme de la féminisation revient à Maurice Lachâtre », qui n'hésite pas à faire figurer dans les entrées la forme au féminin : dans le *Dictionnaire universel* (1853), sur 1 400 termes relatifs à la désignation des hommes et des femmes, seuls 153 sont présentés uniquement au masculin ! Elle observe par ailleurs que les dictionnaires étudiés ont pris position, de manière plus ou moins affirmée, dans les débats idéologiques de leur siècle. Ils ont ainsi contribué à élaborer « le cadre conceptuel dans lequel les femmes auront à s'imposer ». La tâche se poursuit d'ailleurs encore dans nos dictionnaires contemporains. Nous noterons à ce propos que, dans un dictionnaire, un phénomène langagier ne peut être réduit à donner une image de la société. Il encourage aussi les usagers à adhérer à une évolution de la langue qui participe à celle de la société : comment les femmes peuvent-elles y trouver leur place si les mots pour dire ces nouvelles réalités n'existent pas dans les dictionnaires !

C'est à travers les préfaces et les articles « néologie » et « néologisme » de sept dictionnaires du XIX^e siècle que J.-F. Sablayrolles analyse les positions prises par les lexicographes en les confrontant aux pratiques lexicographiques à travers un corpus constitué par les 261 premiers mots des 650 notés dans *Le Petit Robert informatisé* comme apparus entre 1848 et 1856 (« Le militantisme néologique dans sept dictionnaires du XIX^e siècle », p. 323-340). Son analyse révèle que Pierre Larousse, soucieux de constituer une encyclopédie de toutes les connaissances, est le lexicographe le plus ouvert à la néologie.

Pour cette étude, l'auteur a pris soin de distinguer la date d'apparition du néologisme et le moment de sa divulgation qui marque la fin de son statut, les deux pouvant ne pas coïncider, même si les indications données par les dictionnaires ne sont pas toujours suffisantes pour établir ces datations. Il dégage aussi quatre degrés dans le militantisme néologique : réticent, voire hostile aux néologismes (l'Académie), peu favorables (Soulice ; Noël et Chapsal, dont les dictionnaires, de moindre volume, sont destinés à l'enseignement), assez ouverts (Gazier ; Littré ; Hatzfeld, Darmesteter et Thomas), très accueillant (Larousse). Enfin, l'étude fait ressortir une grande cohérence entre les déclarations d'intention, avouées ou implicites, des lexicographes et leurs pratiques.

Un « Index des noms propres » et un « Index des mots et notions » aideront à parcourir l'ouvrage si l'on souhaite en faire une lecture plus ponctuelle ou rechercher des informations précises, ce à quoi ne manquera pas aussi d'inciter ce volume si riche en informations et si dense en réflexions.

Christine JACQUET-PFAU
Collège de France
et LDI (UMR 7187) CNRS,
Université Paris 13, Sorbonne Paris
Cité et Université de Cergy-Pontoise

GONZÁLES REY Isabel (dir.), *Outils et méthodes d'apprentissage en phraséodidactique*, Fernelmont (Belgique), EME éditions, coll. « Proximités-Didactique », 2014, 321 pages – ISBN : 978-2-8066-0985-4.

Pour les spécialistes de la phraséodidactique, l'ouvrage dirigé par Isabel Gonzáles Rey permet de faire le point sur la discipline. Ce volume composé de quinze contributions en français aborde l'enseignement-apprentissage des figés d'une langue maternelle ou étrangère et tout ce qui a trait à la didactique de leur traduction. Ces deux axes y sont traités avec la perspective des outils et des méthodes actuellement disponibles pour les formateurs et pour les formants. Comme le signale I. Gonzáles Rey dans son introduction, il est désormais important d'équiper la phraséodidactique d'outils et de méthodes capables de la rendre vraiment utile aux enseignants de langues étrangères et aux traductologues. Tous ces éléments conditionnent fortement les prises de décision des enseignants en ce qui concerne les propositions pédagogiques et les apprenants dans la mise en place de compétences phraséologiques actives.

Les articles sont répartis en trois grandes parties même si le plan du volume suit en réalité deux grands axes : (i) la phraséodidactique comme

domaine d'application de la phraséologie; (ii) les outils et méthodes d'apprentissage des unités phraséologiques employés dans la didactique des langues et des littératures et dans leur traduction.

La première partie (« La phraséodidactique »), la plus courte, aborde cette discipline comme domaine d'application de la phraséologie. Différents angles d'étude de la phraséodidactique y sont développés, notamment la place que peuvent occuper les unités phraséologiques dans la didactique des langues ou les compétences phraséologiques que peuvent acquérir les apprenants (Stefan Ettinger, Dominique Legallois, Jean-Louis Dufays). L'article de Stefan Ettinger est de ce point de vue intéressant puisqu'en partant de son expérience personnelle d'apprenant de langues étrangères il précise le problème de l'emploi actif et/ou de connaissances passives des phrasèmes. Son introduction anecdotique sur les mésaventures qu'il a connues à ce titre en France et en Espagne vient parfaitement illustrer les difficultés d'emploi des phrasèmes. Sa contribution tente de répondre à deux questions délicates, en adoptant clairement la distinction établie par Gonzáles Rey en 2007 (*La didactique du français idiomatique*) : quels phrasèmes faut-il apprendre et à quel niveau de formation faut-il commencer à enseigner les phrasèmes ? La réponse qui se dégage de la lecture de son article est l'autoapprentissage. Enfin, on apprécie également les recommandations de l'auteur qui viennent ponctuer chacune de ses parties (et facilement reconnaissables à leur formulation : « *Retenons maintenant l'essentiel de ce chapitre* » ; « *Essayons de résumer en quelques mots ce chapitre qui par sa complexité nous a agacés et un peu déroutés* » ; etc.), notamment sur les compétences à acquérir et sur les divers moyens d'y parvenir dans le cadre d'un enseignement-apprentissage des langues ou d'un apprentissage autonome.

L'article de Dominique Legallois expose quant à lui les arguments selon lesquels il est possible de considérer les unités phraséologiques comme des unités aptes à illustrer, pour les apprenants, le fonctionnement grammatical général des langues. L'auteur conclut en affirmant que ces unités constituent des ressources à privilégier en didactique.

Enfin, Jean-Louis Dufays fait le point sur la place que les clichés de langage occupent au sein des expressions figées, sur les critères qui permettent de les reconnaître dans un texte et sur les différents effets de lecture qu'ils sont susceptibles de dégager. Le cliché se caractérise par « son caractère figuré et connoté – c'est originellement un trait de style –, et par son ambivalence axiologique [...] ("l'aurore aux doigts de rose", "la ligne bleue des Vosges", etc.) » (p. 61-62).

La deuxième partie (« Outils et méthodes en phraséodidactique des langues et des littératures ») comporte six articles consacrés aux outils et aux méthodes d'apprentissage en phraséodidactique des langues générales, des langues de spécialité et des littératures. Cette partie s'ouvre sur un article intéressant de Vilmos Bárdosi, qui dresse un panorama assez complet des

dictionnaires phraséographiques en langue, un des domaines appliqués de la phraséologie. L'auteur y aborde notamment les nombreux problèmes théoriques et pratiques dans les dictionnaires phraséologiques papier. Pour lui, un dictionnaire phraséologique doit avant tout miser sur la quantité et sur la qualité des informations linguistiques, sociolinguistiques, didactiques et typographiques. Il revient ainsi sur certains points, comme les critères de sélection des phrasèmes à inclure dans un ouvrage phraséographique ou la structuration du matériel sélectionné. En effet, l'une des questions importantes dans le traitement lexicographique des figés est celle de l'identification et de la délimitation des phrasèmes au niveau scientifique. Que doit enregistrer un dictionnaire en tant que phrasèmes ? À noter : l'auteur propose une bibliographie déjà conséquente sur les recherches en lexicographie et phraséographie.

Les autres articles qui composent cette partie s'articulent autour de thèmes divers : les ressources de la toile de textes littéraires et de leurs traductions pour l'élaboration de corpus parallèles bilingues à des fins phraséodidactiques (Ángeles Solano Rodríguez) ; l'utilisation d'outils institutionnels comme le portfolio européen des langues en didactique des langues étrangères (Eva Iñesta Mena) ; l'apprentissage des expressions idiomatiques en espagnol langue étrangère (Florence Detry). Les deux derniers articles sont consacrés à la didactique des collocations transdisciplinaires en langue de spécialité : les écrits scientifiques universitaires (Cristelle Cavalla) et les écrits scolaires en Sciences de la Vie et de la Terre (Claire Nicolas).

La dernière partie (« Outils et méthodes en phraséodidactique de la traduction »), qui s'inscrit toujours dans le cadre des outils et des méthodes utilisés dans la didactique des figés, aborde cette fois-ci le problème de la traduction. On y trouve une présentation générale des instruments et des techniques de traductologie en matière de parémies, c'est-à-dire ces énoncés-textes à valeur gnomique du type « Après la pluie, le beau temps » (Julia Sevilla Muñoz), et des études sur les structures comparatives (Anda Rădulescu), sur le défigement des figées dans la poésie (Yauheniya Yakubovich) et sur l'interjection dans les livrets d'opéra (Ascensión Sierra Soriano).

L'article de Gabriela Scurtu et Daniela Dinca, qui clôt cette partie, porte sur l'agencement des mots dans les textes juridiques, notamment les collocations verbales en français juridique. À partir d'un corpus formé d'un ensemble de textes monolingues et bilingues liés au droit civil et au droit communautaire, les auteures proposent une démarche méthodologique pour former des étudiants roumains en traduction spécialisée dans le domaine juridique. L'un des principaux intérêts des stratégies d'enseignement des collocations verbales proposées est de les aborder notamment par le biais d'exercices lexicaux et d'analyses en contexte.

Cet ouvrage très agréable à lire montre une belle homogénéité thématique, celle des figés du français par le biais de l'enseignement et de la

traduction. L'ouvrage n'a pas tenté de cacher la complexité du domaine, notamment au niveau de la notion même de figé dont les dénominations sont d'ailleurs nombreuses dans l'ouvrage : *figés, phrasèmes, unités phraséologiques, expressions figées, locutions*, etc.

On peut néanmoins regretter l'absence d'articles davantage basés sur l'informatique, notamment sur les outils informatiques utilisés en traitement automatique des langues, qui peuvent jouer un rôle fondamental aussi bien dans l'approche de l'enseignement-apprentissage des langues que dans celle de l'enseignement de la traduction.

Malgré ces réserves mineures, l'ouvrage dirigé par Isabel Gonzáles Rey constitue un document dont la lecture est indispensable à ceux qui veulent mieux comprendre le domaine de la phraséodidactique comme aux spécialistes qui s'intéressent à la didactique des expressions figées et à leur traduction.

Aude GREZKA

LDI (UMR 7187), CNRS, Université
Paris 13, Sorbonne Paris Cité
et Université de Cergy Pontoise
aude.grezka@ldi.univ-paris13.fr

TUTIN Agnès et GROSSMANN Francis (dir.), *L'écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de Scientext*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Rivages linguistiques », 2013, 241 pages – ISBN : 978-2-7535-2846-8.

Les études linguistiques du français scientifique sont encore trop rares et ce fait suffit pour saluer la parution de ce recueil consacré aux discours écrits spécialisés. Issu d'un programme de recherche fondé sur l'exploitation d'un corpus important, l'ouvrage présente de nombreuses innovations méthodologiques, ouvrant ainsi des perspectives descriptives qui à leur tour invitent à des prolongements didactiques. Le but principal des linguistes qui ont participé à ce volume est de rendre compte du français et, dans une moindre mesure, de l'anglais scientifiques, mais aussi de fournir les outils méthodologiques susceptibles de permettre toutes sortes d'exploitations. Le groupe responsable de ce travail est composé de trois équipes universitaires : le Laboratoire de linguistique et de didactique du français langue étrangère et maternelle (LIDILEM) de Grenoble 3, coordinateur du projet, le Laboratoire Littérature, langage, société de l'université de Chambéry, et l'équipe Linguistique de corpus (LiCorn) de l'université de Bretagne-Sud. Le corpus exploité dans le cadre du projet est déjà connu des chercheurs français

qui s'intéressent aux discours scientifiques, car il s'agit d'une version révisée de Scientext sur lequel les directeurs de la publication se sont appuyés dans le cadre de nombreuses publications antérieures¹. Le corpus français de Scientext (près de cinq millions de mots, trois familles de disciplines, articles et thèses) augmenté d'un corpus d'anglais biomédical (neuf millions de mots) constituent l'essentiel du volume. Deux autres corpus complémentaires, plus réduits, complètent l'ensemble : l'un comporte des travaux d'apprenants français qui rédigent en anglais, l'autre des évaluations de propositions de communications. L'ensemble est annoté pour la morphologie, pour la syntaxe (au moyen de Syntex, de Didier Bourrigault), et pour la structure de l'article, le tout selon les recommandations en vigueur (XML-TEI).

Dans l'introduction, les directeurs de la publication présentent le projet, fruit d'une collaboration universitaire, qui préfigure sans doute l'évolution de l'organisation de la recherche en linguistique en France, tout en la situant dans le contexte de la recherche déjà réalisée sur le sujet, en particulier sur le français scientifique. Elle fournit également un aperçu synoptique de la méthodologie qui sera exploitée dans le cadre du programme de recherche, ce qui est bien utile dans la mesure où plusieurs chapitres supposent une certaine connaissance des tenants et aboutissants de la méthode. Elle montre bien la cohérence de l'ensemble du recueil : l'exploration des constantes et des variantes dans l'écrit scientifique, les différences et les ressemblances entre disciplines (surtout proches), ainsi que des applications (surtout didactiques). Le tout illustre la démarche indiquée dans le sous-titre : on part du lexique, pris dans un sens large, pour mieux appréhender les régularités au niveau discursif.

Les dix chapitres sont répartis en trois sections d'importance inégale : les six premiers, avant tout méthodologiques, visent à déterminer les expressions linguistiques révélant le positionnement et le raisonnement du scientifique – doctorant ou confirmé – auteur d'articles ou de thèses. Deux chapitres sont ensuite consacrés à des applications didactiques (ce qui ne doit cependant pas laisser penser que les premiers chapitres n'ont pas d'implications pédagogiques sous-jacentes), et les deux derniers s'ouvrent sur des questions discursives et textuelles, voire sur des considérations qui dépassent le cadre strictement linguistique.

Le premier chapitre, signé d'un des deux directeurs de la publication, Agnès Tutin, donne le ton de l'ensemble de l'ouvrage. Intitulée « La phraséologie transdisciplinaire des écrits scientifiques ; des collocations aux routines sémantico-rhétoriques », cette étude part du lexique scientifique général – déjà passablement étudié en soi en particulier par l'auteure – pour proposer une typologie des séquences polylexicales, qui s'inspire des cadres sémantiques

1 Le site Scientext (scientext.msh-alpes.fr/scientext-site/) comporte une bibliographie exhaustive. La base Scientext est en libre accès.

de Fillmore. Elle distingue quatre catégories : les séquences polylexicales à fonction référentielle, dont les collocations lexicales (à l'exclusion bien entendu des termes, qui relèvent par définition de la sphère domaniaire), les marqueurs de discours et les séquences à fonction interpersonnelle – toutes susceptibles de repérage semi-automatique dans le corpus – ainsi que les routines sémantico-rhétoriques, qui font l'objet d'un approfondissement particulier. Ces routines sont des formules qui permettent au scientifique d'expliquer, d'évaluer, de persuader. On apprend que ce genre de « zonage argumentatif » a déjà fait l'objet d'études en TAL, exemple encourageant de collaboration interdisciplinaire au niveau de l'organisation de la recherche. Un des points forts de ce chapitre est le caractère transdisciplinaire, qui est modélisé en faisant ressortir les rôles sémantiques et surtout la possibilité d'établir des grammaires locales – par exemple la façon d'indiquer la filiation intellectuelle dans un écrit scientifique. L'auteure annonce la poursuite de l'expérimentation en l'étendant à d'autres disciplines scientifiques et à d'autres langues de spécialité.

La contribution de Geoffrey Williams et Chrystel Million, qui travaillent exclusivement sur l'anglais, se distingue des autres en proposant un outil lexicographique destiné aux scientifiques francophones devant rédiger en anglais. Dans « Les verbes et la science : construction d'un dictionnaire organique² », ils présentent les grandes lignes du *E-Advanced Learner's Dictionary of Verbs in Science* à l'aide de l'analyse de l'entrée *probe* (verbe et substantif). La méthodologie fait appel à deux outils qui s'appuient sur les suites lexicales : le réseau collocationnel et la résonance collocationnelle. Le premier « se compose des collocats d'un nœud donné ainsi que des collocats de chaque collocat du nœud » (p. 49). La résonance collocationnelle, moins facile à expliciter, fait l'objet de définitions légèrement divergentes, mais qui peuvent être résumées par le transfert à une lexie donnée d'aspects d'usages précédemment rencontrés, comme dans le cas de l'amorçage lexical (*lexical priming* de Hoey), auquel elle est étroitement apparentée. Celle de leur exemple, *probe*, est suggérée par une étude de l'évolution sémantique du mot telle qu'elle est donnée dans un grand dictionnaire historique de l'anglais : les différents sens qui sont attestés au cours de son histoire gardent ainsi une « résonance » que l'on retrouve à la fois dans la langue générale (illustrée ici par des extraits du British National Corpus) et dans la langue de la médecine. Les relations collocationnelles sont représentées, pour le nom et pour le verbe, par une série d'illustrations sous forme de constellations qui donnent un aperçu des combinaisons possibles, tout en privilégiant celles qui

2 Le dictionnaire est qualifié d'organique dans la mesure où il « croît » naturellement par le biais des relations collocationnelles puisées dans le corpus. Celui-ci, Bio-Med Corpus, qui a déjà fait l'objet de publications, comporte quelque 33 millions de mots tirés de 8 945 articles de biologie et de médecine.

sont prototypiques. Ces illustrations sont développées dans le dictionnaire (qui est à la fois alphabétique et notionnel), permettant – dans le cas de *probe* – de déterminer dans quelles grandes catégories sémantiques l'unité lexicale figure. Ce chapitre est très riche du point de vue de l'exploitation pédagogique des corpus importants de langue de spécialité, mais le lexicologue peut regretter l'absence d'illustration de l'article *probe* dans le dictionnaire, en particulier pour évaluer son ergonomie.

L'étude de la citation et de sa présentation dans les écrits scientifiques est de toute évidence une question majeure, surtout du point de vue pédagogique, notamment pour des scientifiques qui ne s'expriment pas dans leur langue maternelle. Elle a déjà fait l'objet de plusieurs études, en particulier à partir de méthodes inspirées de la bibliométrie, bien que celles-ci ne permettent guère de distinguer citations positives et négatives, sans parler d'autocitations. Magda Florez, dans « La citation positionnée dans l'écrit scientifique », examine celles où l'auteur prend position par rapport à la citation dans un sous-corpus d'articles et de thèses de trois disciplines en sciences humaines pris dans Scientext, en faisant particulièrement attention aux structures syntaxiques et sémantico-syntaxiques et s'interroge sur les possibilités d'identifier de manière semi-automatique ce travail de repérage. Trois schémas de la citation positionnée sont postulés : schéma de citation à sujet auteur (lorsque l'auteur prend en charge une idée, un objet scientifique), schéma de citation à objet et source thématisés (lorsque l'objet scientifique est le sujet du verbe étudié) et schéma de citation à source thématisée (lorsque le texte source figure en tête de phrase). Il s'avère que les citations positionnées ne sont pas très fréquentes (moins de vingt pour cent dans la plupart des cas) mais que l'on observe des différences significatives à la fois d'une discipline des sciences humaines à une autre et entre les articles et les thèses.

L'article de Francis Grossmann, « Les verbes de constat dans l'écrit scientifique », poursuit l'étude des verbes stratégiques de la communication scientifique, ici les « constatatifs » : *observer, constater, voir, remarquer, noter, s'apercevoir...*, a priori autant de synonymes, mais qui se distinguent en contexte assez nettement du point de vue à la fois syntaxique et sémantique. Les constructions personnelles ou impersonnelles, voire le choix entre *nous* et *on*, ne sont pas distribuées au hasard, mais en fonction du sémantisme du verbe constatatif, qui se dégage de cette étude.

Non moins essentiels aux écrits scientifiques, les verbes causatifs constituent l'objet d'étude de Monika Bak Sienkiewicz et d'Iva Novakova, considérés sous l'angle de la subjectivité : en effet, les études linguistiques montrent bien le positionnement du scientifique dans l'expression de la causalité, confirmant ainsi le point de vue souvent exprimé de la part de la philosophie. Dans « Le raisonnement dans les textes scientifiques : le cas des verbes causatifs », ce sont les verbes transdisciplinaires du raisonnement causal qui sont thématisés. Du point de vue textuel, ces verbes figurent

surtout dans la partie « développement » de l'article de recherche. Comme d'autres études faisant partie de ce projet, les différences entre disciplines, aussi bien que les ressemblances, sont thématiques : ici ce sont les grands domaines – sciences humaines, expérimentales et appliquées – qui sont pris en compte. Les constructions verbales analysées sont réparties selon une typologie allant de la plus compacte à la moins compacte (lexical – un seul mot simple, morphologique – un mot dérivé ou construction du type *faire faire*). Le type de construction verbale causative est analysé selon la partie du texte dans laquelle elle figure (introduction, développement, conclusion) et surtout par grands domaines. Ici les différences sont frappantes au point que certains choix lexicaux semblent déterminés par l'appartenance à un domaine donné (*activer* en biologie, *favoriser* en psychologie, etc.) ; le raisonnement concernant la causalité, particulièrement développé dans la partie « développement », est néanmoins présent dans l'ensemble du texte. Cet article est particulièrement riche, non seulement par l'analyse approfondie qui est présentée, mais aussi par les apports de différentes théories linguistiques, explicites ou implicites. À ce propos on pense à la prosodie sémantique des linguistes anglo-saxons, qui trouveraient dans les exemples présentés ici autant d'illustrations de leur théorie.

Achille Falaise a développé le logiciel ScienQuest, qui permet d'interroger en ligne le corpus Scientext. Dans « Exploitation linguistique de corpus arborés d'écrits scientifiques à l'aide du logiciel ScienQuest », il rend compte de l'utilisation effective de cet outil et esquisse les améliorations prévues – à tester par des non-informaticiens !

L'article d'Alice Henderson, « Le positionnement à travers la mention de l'auteur dans les écrits universitaires anglais d'étudiants français de premier cycle : implications pédagogiques », est le premier de la série didactique. Après avoir passé en revue les conseils prodigués dans les guides de style de l'anglais académique (souvent peu précis, voire contradictoires), l'auteure examine l'emploi de *we* et de *I* ainsi que des verbes d'opinion exemplifiés dans des rédactions d'étudiants anglicistes francophones. Ceux-ci sont divisés en deux groupes, l'un qui formule une problématique sur la civilisation, en deuxième année de licence, et l'autre sur la politique linguistique, en troisième année. Il s'avère que l'emploi des pronoms personnels évolue effectivement entre la deuxième et la troisième année, l'étudiant apprenant à mieux prendre en compte les besoins du lecteur, mais la fréquence d'emploi reste bien supérieure à ce qui est recommandé dans les manuels. La conclusion prône une approche pédagogique contrastive qui tient compte de l'exploitation d'autres corpus d'anglais académique.

Cristelle Cavalla et Mathieu Loiseau (« Scientext comme corpus pour l'enseignement ») reprennent cette idée de corpus authentiques adaptés à des fins pédagogiques, qui seraient à leur avis bien plus développés en anglais qu'en français, d'où leur proposition d'étoffer Scientext d'un outil

pédagogique, FULS (Formes et Usages des Lexiques Spécialisés) consultable en ligne par les étudiants en Français langue étrangère et par leurs enseignants.

Tout en relevant directement de la problématique des discours académiques, l'article de Françoise Boch, Fanny Rinck et Aurélie Nardy se distingue des autres chapitres de ce recueil dans la mesure où c'est le contenu plutôt que la forme de l'expression qui compte. Dans « Les outils de Scientext au service de l'expertise de la proposition de communication », il est question des évaluations du comité scientifique pour un colloque de jeunes chercheurs. Du point de vue linguistique, les auteurs s'attachent à analyser les formes d'adresse qu'emploient les évaluateurs dans leur rapport : il s'avère que *je* est plus fréquent dans les évaluations positives et *vous* dans les négatives. Ce que retient le lecteur, toutefois, concerne davantage le contenu : les critères invoqués par les évaluateurs sont ambigus et les attentes ne sont pas précisées. Nos auteurs considèrent que ce sont là les causes véritables du dysfonctionnement de cette étape clé dans la carrière du jeune chercheur.

Marie-Paule Jacques exploite Scientext du point de vue de la structuration de l'article de recherche en sciences humaines, en analysant la forme des intertitres. Dans « Structure textuelle de l'article scientifique », elle examine dans une dizaine d'articles de trois disciplines des sciences humaines (traitement automatique du langage, sciences de l'information/communication, sociologie) extraits du corpus. Le modèle de l'article de recherche est bien sûr le fameux IMRaD³ des sciences expérimentales, mais il s'avère que l'usage qu'en font les trois disciplines « humaines » est plus varié : si certaines maintiennent une structuration proche de celle des sciences dures, d'autres – surtout la sociologie – adoptent une stratégie de présentation de l'argumentation en segments condensés qui constituent les intertitres. L'auteure estime que c'est surtout l'objet de la recherche qui conditionne cette configuration. Elle donne en conclusion des pistes de recherches ultérieures : l'analyse des routines phraséologiques qui seraient consultables et plus généralement exploitables à partir de la base Scientext.

Comme nous l'avons signalé, ce recueil porte essentiellement sur le français, tout en consacrant une place importante à l'anglais. Il serait intéressant, dans le cadre de futurs travaux, d'explorer l'aspect contrastif des ressources à la fois lexicales et informatiques ; d'ailleurs certains auteurs l'envisagent expressément dans leurs contributions. Certaines thématiques qui reviennent dans le livre se prêtent particulièrement bien à un traitement comparatif : les verbes de la science par exemple, déjà explorés dans cette optique il y a un certain temps, du moins pour l'informatique (cf. Kübler et Foucou 2003 ; Kübler et Frérot 2003), aussi bien que les verbes porteurs d'une métaphore dans les deux langues. Vandaele (2002) et Vandaele et

3 Introduction – Matériel et méthode – Résultats (and) Discussion, p. 199.

Lubin (2005) montrent bien comment, par le biais de la traduction, l'anglais influence le français. Certaines questions précises posées dans le livre trouvent au moins un début de réponse dans les études contrastives. Travaillant sur la causalité, Kübler et Volanschi (2012), par exemple, ont mis en évidence une prosodie sémantique différente pour *to cause* en anglais et *causer* en français.

Comme dans tout recueil de ce genre, on constate une certaine dispersion des centres d'intérêt : certains, par exemple, ne relèvent pas strictement du français scientifique (ni de l'anglais) en tant que tels, mais plutôt de l'environnement de la recherche universitaire analysé sous un angle linguistique. Malgré cette réserve, on doit saluer un travail à la fois très pertinent dans le cadre de l'enseignement supérieur français et prometteur en termes d'innovation méthodologique. On peut formuler le souhait que les chercheurs concernés poursuivent leurs travaux, entre autres, en direction de projets contrastifs.

John HUMBLEY

CLILLAC-ARP (EA 3967), Université Paris Diderot
LDI (UMR 7187), CNRS, Université Paris 13,
Sorbonne Paris Cité et Université de Cergy Pontoise
johnhumbley@aol.com

BIBLIOGRAPHIE

- KÜBLER Natalie et VOLANSCHI Alexandra (2012) : « Semantic prosody and specialised translation, or how a lexico-grammatical theory of language can help with specialised translation », in A. Boulton, S. Carter-Thomas et E. Rowley-Jolivet (dir.), *Corpus-informed Research and Learning in ESP: Issues and Applications*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, p. 105-135.
- KÜBLER Natalie et FOUCOU Pierre-Yves (2003) : « Teaching English Verbs With Bilingual Corpora: Examples in the Computer Science Area », in S. Granger et S. Petch-Tyson (dir.), *Contrastive Linguistics and Translation Studies*, Amsterdam, Rodopi, p. 185-206.
- KÜBLER Natalie et FRÉROT Cécile (2003) : « Verbs in specialised corpora: From Manual Corpus-Based Description to Automatic Extraction in an English-French Parallel Corpus », *UCREL Technical Papers*, 16, p. 429-438.
- KÜBLER Natalie et PECMAN Mojca (2012) : « The ARTES bilingual LSP dictionary: from collocation to higher order phraseology », in S. Granger et M. Paquot (dir.), *Electronic Lexicography*, Oxford, Oxford University Press, p. 187-209.
- VANDAELE Sylvie (2002), « Métaphores conceptuelles en traduction biomédicale et cohérence », *TTR (Traduction, terminologie, rédaction)*, 15 (1), p. 223-239.
- VANDAELE Sylvie et LUBIN Leslie (2005) : « Approche cognitive de la traduction dans les langues de spécialité : vers une systématisation de la description de la conceptualisation métaphorique », *META*, 50 (2), p. 415-431.